

Titolo: *InterArtes*

ISSN 2785-3136

Periodicità: annuale

Anno di creazione: 2021

Editore: Dipartimento di Studi Umanistici – Università IULM - via Carlo Bo 1 - 20143 Milano

Direzione: Laura Brignoli - Silvia T. Zangrandi

Comitato di direzione

Gianni Canova, Mauro Ceruti, Paolo Proietti,
Giovanna Rocca, Vincenzo Trione

Comitato editoriale

Maria Cristina Assumma; Matteo Bittanti;
Mara Logaldo; Stefano Lombardi Vallauri;
Marta Muscariello

Comitato scientifico

Daniele Agiman (Conservatorio Giuseppe Verdi Milano); Maurizio Ascari (Università di Bologna); Sergio Raúl Arroyo García (Già Direttore Generale del Instituto Nacional de Antropología e Historia); Claude Cazalé Bérard (Université Paris X); Gabor Dobo (Università di Budapest); Felice Gambin (Università di Verona); Maria Teresa Giaveri (Accademia delle Scienze di Torino); Maria Chiara Gnocchi (Università di Bologna); Augusto Guarino (Università L'Orientale di Napoli); Rizwan Kahn (AMU University, Aligarh); Anna Lazzarini (Università di Bergamo); Massimo Lucarelli (Université de Caen); Elisa María Martínez Garrido (Universidad Complutense de Madrid); Martínez Falero (Universidad Complutense de Madrid); Donata Meneghelli (Università di Bologna); Giampiero Moretti (Università Orientale di Napoli); Raquel Navarro Castillo (Escuela Nacional de Antropología y Historia, Mexico); Francesco Pigozzo (Università e-campus); Richard Saint-Gelais (Université Laval, Canada); Massimo Scotti (Università di Verona); Chiara Simonigh (Università di Torino); Evangelina Stead (Université Versailles Saint Quentin); Andrea Valle (Università di Torino); Cristina Vignali (Université de Savoie-Mont Blanc); Frank Wagner (Université de Rennes 2); Anna Wegener (Università di Firenze); Haun Saussy (University of Chicago); Susanna Zinato (Università di Verona).

Segreteria di redazione

Caterina Bocchi

INTERARTES n.2

Ibrido

novembre 2022

Laura Brignoli, Silvia Zangrandi – Introduzione.

ARTICOLI

Francesco Pigozzo, Daniela Martinelli - Médiatisations de l'inconscient et écritures de l'expérience: six «monographies» de la pédagogie institutionnelle entre analyse littéraire et hypothèses épistémologiques.

Nicola Tallarini – Risvolti e quarte di copertina per le collane d'autore: un genere ibrido tra editoria e letteratura.

Lucia Pasini – *Hello, World*. Musica a programma per il terzo millennio.

Giovanni Favata – Altre lingue nell'italiano scritto di studenti universitari stranieri: il ruolo del repertorio linguistico.

Bénédicte Van Gysel – Typologie des textes à traduire : l'éclairage de l'hybridité.

Benedetta Bartolini – Le caractère hybride de *Psyché*: une collaboration au service d'un spectacle «sans égal».

Ilaria Ottria – Paolo Barbieri illustra Dante. Ibridismo e tessere ovidiane in *Inferno* XXIV-XXV.

Greta Gribaudo – Ibridare le parole e le immagini con le forme del mondo. Il gioco di Italo Calvino col labile confine tra mondo-scritto e non-scritto.

Simone Bacci – Ibridazione e ridondanza. L'effetto stroboscopico di Saviano.

Marie Cécile Bouguia Fodjo - Hybridation culturelle et transmutations identitaires dans *L'Africain* de Jean-Marie Gustave Le Clézio.

Marco Ottaiano - Derive digitali, distopie iperreali e ibridazioni narrative in *Kentukis* di Samanta Schweblin.

Mauro Distefano – Ibridazioni artistiche: il caso de *Le lune di Hvar* di Lalla Romano.

Francesco Patrucco – Il mito del trickster: una figura ibrida e le sue trasposizioni eterogenee.

RECENSIONI

Céline Powell – Le dialogue entre la norme et l'hybridité dans la littérature italienne (BARBARA KUHN, DIETRICH SCHOLLER (éds.), *Italienische Literatur im Spannungsfeld von Norm und Hybridität: Übergänge – Graduierungen – Aushandlungen*, Peter Lang, 2021).

Fabrice De Poli – LibRidinose permutazioni: esercizio di riscrittura pascoliana (LUCA CHITI, *Canti di Castellaccio. Philologica pascoliana*, I Quaderni dell'Oplepo, n.13, 2022).

Florjer Gjepali – Nell'esperienza estetica: corpo e disposizione (EDWARD SLOPEK, *Bodies of Art: The Shaping of Aesthetic Experience*, Quodlibet, 2021).

Typologie des textes à traduire: l'éclairage de l'hybridité

Bénédicte VAN GYSEL

Université de Mons

Abstract:

The traditional models of typology of texts to be translated and connected - at least in part - to the textual genre do not always allow one to classify a source text easily or to gauge its difficulty. In this respect, the "hybridity" of the categories proposed by K. Reiss (*Grundfragen der Übersetzungswissenschaft*) is particularly revealing for evaluating texts to be translated and for the establishment of a typology adapted to the new machine translation tools. The examination of this classification makes it possible to propose a single criterion: the degree of equivocality of the source text, which is disambiguated by intra- or extra-linguistic elements. That criterion can, on the one hand, give a homogeneous account of the categories usually defined and, on the other hand, offer a typology adapted to machine translation tools: the degree of equivocality of the source text, which is disambiguated by intra- or extra-linguistic elements.

Keywords:

Traductology, equivocity, intraduisible, hybridity, automatic translation

Le concept d'hybridité s'avère riche d'enseignements pour la typologie des textes à traduire, un intérêt que ravivent les récents progrès de la traduction automatique neuronale. Le présent article propose un critère de classement des textes à traduire, inspiré notamment des difficultés que soulèvent les typologies existantes. Il s'agit ici d'élaborer un modèle, de voir comment il s'articule avec les précédents, comment il permet de rendre compte des différents textes possibles et d'évaluer la difficulté de traduction qu'ils représentent non seulement pour l'homme, mais aussi pour la machine. La réflexion exposée ici n'en est encore qu'à la conception du modèle, qui requerra bien sûr ensuite des validations sur le terrain.

Typologies existantes

C'est un fait connu, les traductologues ont proposé plusieurs façons de classer les textes pour mieux adapter les stratégies de traduction, pour évaluer la difficulté (l'impossibilité?) de l'entreprise ou la qualité du résultat, ou encore pour caractériser les différents «métiers» que peut assumer le traducteur (Reiss, 2009: 107).

Très schématiquement, on peut dire que de nombreuses typologies ont ainsi consisté à opposer ce qui est littéraire à tout ce qui ne l'est pas, les deux termes de l'opposition correspondant à diverses appellations: «parole creuse / pleine» (Berman, 1999: 20), domaine des affaires et de l'art (Schleiermacher: 39), textes littéraires et textes pragmatiques

(Delisle, 1980: 22) ou techniques (Ladmiral, 1981: 19) etc. Certaines conceptions introduisent un troisième terme dans cette opposition: le texte philosophique (Ladmiral, 1981), rationnel (de Launay, 1992: 33), revenant en fait au texte relevant des sciences humaines, comme on en trouve, par exemple, la mention explicite chez Leclerc Olive (2016: 42). Ces classifications entretiennent souvent des liens clairs, en particulier pour le pôle «littéraire», avec les genres textuels: chaque type semble en effet déclinable en plusieurs genres (Reiss, 2009: 117).

À côté de ces oppositions binaires ou ternaires, d'autres classements se basent sur des critères fonctionnalistes. L'influence de la fonction¹ des textes sources et cibles sur les stratégies et sur le processus de traduction (notamment Vermeer, 1996; Nord, 2018) fonde une série de typologies. Katharina Reiss, en particulier, compile les approches qui l'ont précédée en adaptant les conceptions de Bühler et, à sa suite, de Jakobson, à son objectif: elle attribue ainsi trois fonctions de base aux textes à traduire, d'après l'intention communicative qui les suscite (Reiss, 2009: 109). Recherchant un critère qui transcende les cultures et puisse dès lors convenir à une typologie multilingue, l'auteure distingue ainsi entre intentions informative, expressive et opérative des textes (Reiss, 2009: 110). Notons ici que, comme l'indique l'auteure, ces trois fonctions sont reconnaissables à la présence de caractéristiques textuelles (formes, formules récurrentes...) et qu'elles ne sont pas, elles non plus, sans lien avec les différents genres textuels (qui privilégient l'une ou l'autre fonction).

Classements problématiques...

Mais, on le sait, de nombreux écueils embarrassent ces classifications, que celles-ci se fondent sur les domaines d'activité et genres littéraires ou sur l'intention communicative qui sous-tend la fonction langagière. Il est ainsi impossible de déduire automatiquement des recettes de traduction à partir de l'appartenance à une catégorie de la typologie, mais surtout, l'expérience du traducteur ou de son lecteur le confirme: certains textes sont tout simplement inclassables et il n'est pas si fréquent qu'un texte relève d'un type unique.

Tous les auteurs s'accordent d'ailleurs sur l'impossibilité de produire une classification aux catégories étanches. Reiss admet dès le départ l'existence de formes hétérogènes: un texte peut ainsi «matérialise[r] des intentions multiples» (Reiss, 2009: 111). Quant à elles, les classifications traditionnelles évoquées plus haut ne prétendaient pas non

¹ La définition de «fonction» présente, bien sûr, des variations selon les époques et les auteurs. Elle est à entendre ici comme «finalité poursuivie par le texte», concept utilisé par exemple par les théories du skopos. K. Reiss développe, elle, une théorie du skopos, dépendant donc de la fonction du texte, qu'elle joint à une typologie reposant sur les fonctions du langage, reprises à Bühler et Jakobson (Raková, 2017).

plus enfermer chaque texte dans une seule catégorie. Ainsi, pour reprendre les exemples cités ci-dessus, de Launay met en garde contre les classifications «maniaques» (de Launay, 1992: 32) et, si Ladmiral (1981) propose un type philosophique, ce n'est pas parce que le domaine est complètement isolé des autres, mais parce qu'il représente une sorte de cas prototypique du travail herméneutique du traducteur. Même si la traduction y est poussée à des extrêmes, il n'y a pas de rupture absolue entre le texte philosophique et les autres types de texte.

S'ajoutent à ces difficultés générales des problèmes plus ponctuels. D'autres critères que l'appartenance à une ou plusieurs classes de ces typologies influencent aussi la difficulté de la traduction et les stratégies à mettre en œuvre. Ainsi, un contexte très distant chronologiquement, la référence à une culture passée, peut empêcher le lecteur de la traduction d'identifier la fonction initiale d'un texte: par exemple, identifier et comprendre la visée satirique des *Voyages de Gulliver* requiert une bonne connaissance historique (Reiss, 2009: 118).

... et hybridité

Il n'y a donc pas de relation univoque et immédiate entre textes et catégories typologiques: la plupart des textes à traduire sont bien... hybrides. L'existence même de typologies différentes fait voir, elle aussi, une forme d'hybridité: malgré leur recherche commune d'un critère «universel» ou en tout cas transculturel, les classements ne coïncident pas et reposent sur des facteurs de natures différentes.

Mais une dernière forme d'hybridité liée aux typologies des textes à traduire apparaît encore, de façon déterminante pour notre propos, dans une quatrième classe, additionnelle, proposée par Reiss. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un quatrième type de texte, mais plutôt d'une «variante multisémiotique» de chacun des trois types principaux (Reiss, 2009: 116). Dans ces textes, le langage est accompagné d'un ou plusieurs autres systèmes sémiotiques pouvant aller de la mimique de l'interprète de conférence à l'image du film sous-titré en passant par les illustrations d'une bande dessinée.

Ici encore, l'hybridité resurgit et, même, à double titre. D'abord, la nature de la classe multisémiotique implique par définition une nature composite; ensuite, on retrouve ici, à l'intérieur d'un même classement, l'hétérogénéité qui opposait déjà les différentes typologies. Le rapport entre cette catégorie qui «croise» les trois premières (informative, expressive et opérative), pose donc question: clairement, les trois premiers types de textes identifiés par Reiss ne sont pas sur le même pied que cette quatrième sorte, mais de quelle

nature sont les rapports entre les trois premiers et la dernière? Par rapport à la typologie des textes à traduire, quelle est la pertinence de l'apport multisémiotique qui, de façon presque anecdotique et accidentelle, pourrait sembler a priori n'être qu'un simple changement de support pour le texte?

Texte multisémiotique et équivocité

Le rapport, le moyen terme, permettant d'appréhender ensemble ces catégories hétérogènes et d'affirmer la pertinence de la catégorie multisémiotique, nous est peut-être donné non par les problèmes spécifiques que pose cette typologie de textes au traducteur, mais par l'action «facilitatrice» que l'addition de systèmes sémiotiques joue pour l'opération traduisante. Certes, Reiss présente la concurrence de plusieurs systèmes sémiotiques comme un problème que doit résoudre le traducteur, mais l'obligation même de prendre en compte ces interdépendances, sous peine de «produire des traductions inadéquates» (Reiss, 2009: 116), montre bien l'apport de sens des autres systèmes sémiotiques. En réalité, les cas multisémiotiques cités par l'auteure fournissent plutôt des exemples où la multiplicité sémiotique clarifie le sens du texte pour le traducteur comme pour le destinataire et, en ce sens, facilite la traduction plutôt qu'elle ne l'entrave. Pour prendre un exemple, le sous-titrage est, certes, marqué par une série de contraintes spécifiques, mais il profite en général de la désambiguïsation apportée par les autres sources sémiotiques en présence et ne posera pas les mêmes problèmes d'interprétation que certaines traductions monosémiotiques.

Réducteurs d'équivocité

Or la multiplicité sémiotique n'est pas le seul moyen de clarifier le sens d'un texte à traduire. La situation d'énonciation d'une communication orale rend en général ce qu'il y aurait à traduire moins opaque que le texte d'un roman. Autre exemple, de nombreux rapports à des référents² permettent de clarifier la langue et font sans doute du texte scientifico-technique un des textes «les plus traduisibles» ou «les moins intraduisibles».

De façon générale, de nombreuses données extralinguistiques jouent un rôle important de désambiguïsation dans la traduction ou dans la réception d'un texte. L'intention de l'auteur et la fonction attendue du texte sont au nombre de ces facteurs

² De Launay, dans sa triple classification, visant ce qui est à traduire, relie d'ailleurs le texte scientifique & technique à la logique du référent, tandis que les productions littéraires et poétiques appartiennent à la logique du signifiant et les textes philosophico-théoriques à celle du signifié (de Launay, 1992: 33).

extralinguistiques. Il est clair que la visée informative, opérative ou expressive d'un texte en guide l'interprétation en orientant, dès l'abord, l'interprétation de sa polysémie potentielle.

Une autre façon, linguistique cette fois, de réduire la polysémie foisonnante d'un texte et de l'approcher de façon efficace est de repérer à quelles conventions il répond. Comme le note Reiss à propos des genres textuels, la «convention fait obstacle à une utilisation tout à fait arbitraire des signes qui la constituent» (Reiss, 2009: 130). Les typologies textuelles visent, en elles-mêmes et par leurs rapports aux genres textuels, à mettre en évidence les conventions auxquelles répond un texte (Reiss, 2009: 112-116 et 132 *et sqq*).

On le voit, ce qui permet de faire sens à partir du langage, c'est tout ce qui permet de l'actualiser, de transformer ses significations potentielles en sens actuel, autrement dit, de réduire (plus ou moins fort en fonction du texte) l'équivocité qui caractérise le langage. Comme l'affirme le structuralisme, toute production langagière est, en effet, potentiellement ultra polysémique, par la nature foncièrement arbitraire du signe. Elle doit donc s'actualiser pour faire sens, et le fait à l'aide de moyens hybrides.

L'hybridité liée à la typologie des textes à traduire pourrait, dès lors, bien découler de l'hétérogénéité de ces moyens qui ont pourtant en commun cet objectif de désambiguïsation. Rendre la phrase moins équivoque se fait grâce à un contexte, pris dans un sens très large et non technique, c'est-à-dire à un ensemble d'éléments potentiellement très disparates. C'est cette hétérogénéité même qui fait obstacle à une classification «nette» du texte à traduire.

Mais l'indice que, malgré leur hétérogénéité, ces facteurs fonctionnent tout de même dans un système commun, c'est qu'ils peuvent intervenir dans un même jeu de compensation. Werner explique ainsi qu'une scène de vidéo de l'*American Bible Society* a permis de compenser un manque culturel chez le spectateur en mettant en images le contexte historique (passé) de l'inimitié entre les communautés juive et samaritaine comme prélude à l'épisode du Bon Samaritain (Werner, 2001: 61). Le «présavoir» culturel (Reiss, 2009: 65 *et sqq*) qui manque au spectateur contemporain, privé de l'expérience du contexte historique des Évangiles, est remplacé par l'apport multisémiotique d'une séquence filmée.

À l'instar de la multiplicité sémiotique, la situation d'énonciation, le «langage» non verbal, la référence, l'intention communicative de l'auteur (fondant la typologie fonctionnaliste), les jargons, les conventions propres aux différents types de textes réduisent l'équivocité potentielle du texte à traduire: elles en précisent le sens et facilitent par là son interprétation. Dans cette perspective, on peut comprendre le débordement des textes par rapport aux catégories textuelles comme les débordements polyfonctionnels du texte et

polysémique du langage par rapport à des tentatives de classements univoques. Un tel point de vue permet aussi de mieux comprendre, outre l'hybridité de la majorité des textes, le caractère hétérogène des classifications: les moyens de désambiguïser le langage ressortissent à différentes couches linguistiques, à des données intra- et intertextuelles comme à des facteurs extralinguistiques.

Par ailleurs, cette hybridité montre que la racine de toute opération langagière, avant même peut-être la communication, est de faire sens: de construire le sens à l'aide d'un médium essentiellement polysémique et arbitraire, d'arriver à dire quelque chose à l'aide de mots qui, en eux-mêmes, peuvent tout transmettre, c'est-à-dire rien de précis. Ce caractère équivoque est inscrit dans la nature arbitraire du signe et dans la polysémie qui en découle. On pourrait replacer cette idée dans des modèles plus généraux, le structuralisme, bien sûr, ou les théories développées par Jean Gagnepain (1993): en ce sens, l'équivocité serait le «donné» dont part toute opération langagière, qu'elle doit précisément dépasser pour créer du sens, en recherchant dans l'actualisation de l'énonciation, dans la situation de communication, dans la référence, dans les conventions, de quoi lui faire dire *quelque chose*. Cette équivocité foncière, plus encore que les intentions expressives, informatives ou opératives des textes, plus que les domaines (littéraire ou technique) ou que les genres textuels, ne pourrait-elle pas, dès lors, être considérée comme le noyau universel qui permet de classer des textes issus de plusieurs langues et de plusieurs cultures?

Un critère transculturel pour classer les textes à traduire?

Il s'agirait donc de classer les textes d'après leur degré d'équivocité et d'après les moyens, très hétérogènes, que le traducteur peut utiliser pour le réduire. Pour comprendre et transmettre le sens d'une production linguistique potentiellement polysémique, le traducteur recourt à une série de moyens hétérogènes, qui lui permettent d'interpréter le texte source et de produire une traduction qui fait sens. Le degré d'équivocité, la disponibilité et la nature des facteurs de désambiguïstation paraissent dès lors de bons critères typologiques, qui permettraient d'appréhender les textes de différents types et de les envisager ensemble comme items d'un même continuum. La tension «équivocité du langage - actualisation hybride» permettrait une relecture des typologies textuelles citées ci-dessus et éclairerait leurs succès comme leurs points d'achoppement.

Dans cette perspective, le classement d'un texte à traduire, sa difficulté et les stratégies qu'il requiert dépendraient, d'abord, de la visée plus ou moins univoque du texte

(par ex. univocité du mode d'emploi *vs* évocation volontairement polysémique du poème) et, ensuite, du nombre et de la nature des réducteurs d'équivocité dont disposent respectivement le traducteur et le destinataire (situation empirique, référence, normes, conventions...).

Ainsi, certains textes, déjà «limites» dans les classifications traditionnelles ou fonctionnelles, le resteraient dans celle-ci, mais pour une raison plus clairement unifiée: les textes plus résistants à la traduction seraient simplement ceux dont la signification ne peut ou ne doit pas être resserrée vers l'univocité. C'est bien sûr le cas du texte poétique ou du jeu de mots, figures phares de l'intraduisible, qui ont précisément pour but de ne pas être univoques. On pourrait leur adjoindre toute production verbale qui recherche la non-univocité, ce qui ajouterait à la poésie et aux calembours les textes proprement ambigus, équivoques, flous ou à visée polysémique³, notamment les textes littéraires, psychanalytiques, certains effets rhétoriques, exploitant les doubles sens ou l'ironie... À l'inverse, on retrouverait, classiquement, à l'autre bout du spectre, les textes scientifiques ou techniques, qui posent des problèmes facilement résolubles par la terminologie (Ortega 1937: 7-9) et s'opposent au genre poétique ou au jeu de mots en ce qu'ils visent, de fait, la plus grande univocité possible. Poussé à l'extrême, ce mouvement pourrait d'ailleurs tendre vers le code pur, où la convention transformerait quasiment les signes de la langue naturelle en signaux, c'est-à-dire neutraliserait tout à fait la polysémie inhérente au langage.

À la lumière de l'analyse du taux d'équivocité textuel, on comprend aussi le rapport des genres textuels à la typologie des textes à traduire: l'intertextualité et la convention agissent comme facteurs de désambiguïsation. Comme le notait déjà Reiss (voir *supra*), les genres textuels jouent le rôle de convention préexistant aux textes (Condamines 2003: 70).

Le premier «embranchement» de notre classification dépendrait donc du degré d'équivocité *voulu* par le texte: cette visée influence, en effet, non seulement la compréhension du texte source par le traducteur, mais la production du texte cible.

Le deuxième échelon de la typologie consisterait à identifier les outils de désambiguïsation dont dispose le traducteur face à tel texte source. On a vu qu'ils étaient nombreux et particulièrement hétérogènes: en plus de notre premier exemple – le caractère multisémiotique de la typologie de K. Reiss –, la réflexion menée ici a également cité l'ancrage dans la situation d'énonciation, la référence à la réalité extralinguistique et la

³ Notre propos est ici de regrouper les textes non univoques, qu'ils ressortissent au double-sens, à un sens large ou indéterminé. Pour une distinction de ces différents types d'équivocité, voir Fuchs, 1996.

connaissance de ce contexte, la convention – de langue ou d'usage –, la fixation du sens par la terminologie, comme autant d'outils de désambiguïsation. De fait, le traducteur d'un texte ancien et lacunaire ne dispose pas des mêmes outils que le traducteur spécialisé en sous-titrage ou que l'interprète⁴ de conférences institutionnelles. Les différences d'accès à la réalité extralinguistique, à la référence, au contexte, aux normes en vigueur vont influencer et répartir différemment la difficulté de leurs tâches respectives: le taux d'équivocité apparaît ici comme une clé d'analyse commune permettant d'aborder des productions textuelles très différentes.

Il faut toutefois noter que, dans le cas de textes à visée polysémique, les outils de désambiguïsation peuvent servir l'équivocité. Ainsi, la légende d'une photo pourrait, par ironie, s'opposer à l'image qu'elle est censée décrire. Un apport multisémiotique peut même se vouloir polysémique, par exemple dans un but esthétique: les supports multisémiotiques sont d'excellents matériaux pour étendre les réseaux de signification et d'évocation d'un texte; dans ce cas, le multisémiotique ne joue pas un rôle de désambiguïsation puisque c'est précisément l'équivocité qui est recherchée (voir par exemple Lee, 2013). Vu cette action peu fréquente, mais possible, des supports multisémiotiques, les études traductologiques s'intéressent à la formalisation des rapports intersémiotiques: par exemple, la voix off d'un film redouble-t-elle ou contredit-elle l'image?

C'est que, à moins d'être de purs codes, les systèmes sémiotiques autres que le langage sont eux aussi potentiellement polysémiques. Ils varient d'ailleurs selon les cultures. Ainsi, même si la communication non verbale peut suppléer la communication verbale, notamment à travers gestes, mimiques ou attitudes, on peut noter que même cette communication est, malgré tout, marquée culturellement (Poyatos, 2002: 185 *et sqq*).

Ainsi, les habituels moyens de réduction de l'équivocité sont eux-mêmes à double tranchant. Même la situation d'énonciation, qui permet en général de désambiguïser la signification, peut générer de l'ambiguïté: par exemple, dans certains cas, le support d'images simples ou de symboles sera plus efficace que celui de représentations complexes pour désambiguïser les mots d'une langue étrangère (Kaltenbacher, 2004).

Mais tous ces exemples restent des cas particuliers, dont le critère de «réduction d'équivocité» peut rendre compte.

⁴ L'importance des données extralinguistiques est d'ailleurs perçue par les interprètes: l'article de Bendazzoli *et al.*, qui présente le projet européen EPIC (*Project European Parliament Interpreting*) plaide d'ailleurs pour l'intégration des «ressources non verbales et multimodales» dans les corpus destinés à la recherche en interprétation (Bendazzoli, 2020).

Enfin, parmi les réducteurs d'équivocité, l'intertextualité occupe une place intéressante pour la traductologie. L'intertextualité est, elle aussi, un phénomène «hybride», qui ouvre le texte sur plus que lui-même par sa relation aux autres textes. Ce lien peut tantôt clarifier le sens, en resserrant l'interprétation par une référence claire à d'autres textes qui fournissent une clé d'interprétation (par ex. une citation détournée), tantôt le rendre plus équivoque, en le faisant résonner dans l'infini de l'intertextualité. La nature même de cette «hybridité» est instructive aussi: le texte déborde de lui-même par sa relation inévitable à d'autres textes, mais cette relation reste dans le domaine linguistique. Il s'agit, dès lors, d'un réseau accessible, en tout cas pour une part, aux outils automatiques, pourvu qu'on les ait alimentés de façon pertinente. Dans ce domaine, l'informatique permet en tout cas d'augmenter le nombre de données traitées et de couvrir une série de cas fréquents, sinon d'assurer à coup sûr la détection et l'analyse des tous liens intertextuels.

Cette réflexion amène donc naturellement à interroger les critères typologiques de degré et de réducteurs d'équivocité en regard des impressionnantes performances des outils de traduction automatique. La typologie ébauchée ici aiderait-elle à distinguer efficacement les textes à traiter automatiquement de ceux qu'il conviendrait de réserver à l'homme? Les moyens «hybrides» de réduction d'équivocité sont-ils disponibles de la même façon pour les «biotraducteurs» et les machines?

Quelle «hybridité» pour le traducteur et pour la machine?

Ces réflexions sur l'équivocité de toute production langagière et sur le rôle de l'hybridité dans la désambiguïsation de la polysémie des textes incitent en tout cas à jeter un regard nouveau sur les traducteurs automatiques et sur la post-édition. Si la typologie (ou la difficulté?) des textes à traduire dépend de leur plus ou moins grande équivocité, il convient d'examiner si la levée de cette équivocité requiert des moyens intra- ou intertextuels et, surtout, intra- ou extralinguistiques. Car si la force des nouveaux outils est d'utiliser largement et à grande vitesse le cotexte et l'intertexte, l'homme reste maître des éléments externes de désambiguïsation. Celle-ci se fait en grande partie en puisant dans des univers extratextuels voire extralinguistiques, ce qui explique l'importance de l'hybridité dans le processus.

Mais les outils de traduction automatiques restent prisonniers des textes et de la forme en général: ils ne profitent pas des doublures multisémiotiques, de la situation d'énonciation, des présavoirs culturels si ceux-ci ne sont pas transcrits dans des textes. Ils

naviguent dans un réseau de formes, de façon certes très performante, mais sans avoir accès à l'hybridité salutaire qui permet réellement l'émergence du sens. Ainsi, ces outils ne traduisent pas toujours correctement les formes requérant l'éclairage d'éléments extralinguistiques, par exemple celles dont l'interprétation dépend de la référence à la situation d'énonciation, comme les déictiques, certains temps verbaux ou les expressions coréférentes...

Dans un article consacré, non à la traduction automatique, mais au traitement automatique du langage dans un outil de dialogue homme-machine, Landragin donne un exemple tout à fait représentatif de ce phénomène: l'auteur note en effet la difficulté que représente, pour la machine, la simple référence à la «situation, c'est-à-dire à l'environnement physique immédiat et [aux] événements dont la perception est partagée par les interlocuteurs» (Landragin, 2006: 207), le traitement de faits extralinguistiques ne pouvant être géré par l'outil automatique que lorsque ceux-ci sont prévisibles (Landragin, 2006: 211).

De plus, si elles excellent sur le terrain des désambigüiseurs intertextuels grâce aux innombrables données textuelles qui nourrissent leurs traductions, les machines ne «comprennent» pas pour autant le sens des données qu'elles exploitent et ne sont pas forcément capables de traiter des énoncés totalement imprévus, par exemple, des énoncés qui iraient volontairement à l'encontre des usages ou une forme inattendue qui serait éclairée par une situation extralinguistique. On voit bien ici le lien entre réduction d'équivocité et prévisibilité: le sens d'un message est d'autant plus univoque qu'il est une répétition, totale ou partielle, d'un message précédent déjà formulé, compris et éventuellement traduit. Ainsi, la citation, la répétition et la fréquence de tours langagiers, les conventions textuelles, accessibles aux outils automatiques, sont clairement des facteurs de désambigüisation, linguistiques et textuels, facilement et rapidement maîtrisables par les machines.

Les textes créatifs sont d'ailleurs habituellement considérés comme de mauvais candidats pour la traduction automatique. Mais si ce sont bien les textes les plus standardisés, «redondants et peu créatifs», hautement terminologiques ou techniques, qui donnent, de fait, les meilleurs résultats en traduction automatique (Nitzke & Hansen-Schirra, 2021: 40), il ne semble pas en soi impossible, tant que la créativité est purement formelle, de construire des outils automatiques capables de repérer des jeux de sonorités ou

des croisements lointains de champs sémantiques; la puissance de la machine pourrait même constituer un auxiliaire intéressant en traduction poétique...

L'essor de la traduction automatique rebat donc quelque peu les cartes de la typologie des textes à traduire. L'éclairage qu'apporte l'«hybridité» de la création du sens souligne l'importance des données extralinguistiques dans la désambiguïsation du langage, dimension non accessible (pour l'instant) aux outils de traduction automatique. Le caractère hybride et extralinguistique d'une partie des réducteurs d'équivocité langagière représente un critère utile au tri des textes à traduire par l'homme ou par la machine ou, à tout le moins, à la détection de points critiques pour le travail de post-édition des futurs traducteurs.

La typologie esquissée ici devrait bien sûr donner lieu à une mise à l'épreuve sur le terrain, au relevé et à la catégorisation concrète des outils de désambiguïsation, de leur impact sur la traduction, humaine et artificielle. Mais le modèle semble en tout cas pouvoir prendre en charge, à l'aide d'un critère unique et commun, les textes déjà traités par les typologies traditionnelles parfois hétéroclites, en même temps qu'il propose une délimitation exploitable entre aptitudes humaines et non humaines.

La maîtrise des sources hétérogènes et extralinguistiques de désambiguïsation paraît donc représenter un avantage de l'homme sur la machine ou, en tout cas, une tâche spécifiquement humaine de la post-édition... Si *l'hybris* a désigné une forme d'orgueil de l'homme défiant les dieux dans la Grèce antique, il semble bien, en écho à l'étymologie, que l'hybridité soit aujourd'hui un champ où l'homme résiste – encore – aux machines.

Bibliographie

- ADAM Jean-Michel (2011), *La linguistique textuelle: introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, Colin.
- BENDAZZOLI Claudio, BERTOZZI Michela, RUSSO Mariachiara (2020). «Du texte aux ressources multimodales: faire avancer la recherche en interprétation à partir d'un corpus déjà existant», *Meta*, n.65/1, pp. 211–236.
- BERMAN Antoine (1999), *La traduction et la lettre, ou L'auberge du lointain*, Paris, Seuil.
- CASSIN Barbara (2016), *Éloge de la traduction: compliquer l'universel*, Paris, Fayard.
- CONDAMINES Anne (2003), «Vers la définition de genres interprétatifs», dans *Terminologie et Intelligence Artificielle TIA-2003. Actes des cinquièmes rencontres ; Strasbourg, Les 31 mars et 1^{er} avril 2003, Université Marc Bloch*, pp. 69-79.
- DELISLE Jean (1980), *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Ottawa, Éd. de l'Université d'Ottawa, 2 voll.

- FLANAGAN Marian, PAULSEN CHRISTENSEN Tina (2014), «Testing postediting guidelines: how translation trainees interpret them and how to tailor them for translator training purposes», *The Interpreter and Translator Trainer*, n.8/2, pp. 257-275.
- FUCHS Catherine (1996), *Les ambiguïtés du français*, Paris-Gap, Orphys.
- GAGNEPAIN Jean (1993), *Huit leçons d'introduction à la théorie de la médiation*, (URL: <<https://www.institut-jean-gagnepain.fr>>.).
- LADMIRAL Jean-René (1981), «Éléments de traduction philosophique», *Langue française*, n. 51, pp. 19-34.
- LANDRAGIN Frédéric (2006), «Influence de la situation lors de la résolution des anaphores dans le dialogue», dans Piet MERTENS, Cédric FAIRON, Anne DISTER, Patrick WATRIN (éds), *Verbum ex machina, Actes de la 13e conférence sur le traitement des langues naturelles (TALN 2006), Leuven, 10-13 avril 2006*, Presses universitaires de Louvain, pp. 207-216.
- LAUNAY Marc de (1992), «La traduction et ses enjeux», *TransLittérature*, n. 3, pp. 2-12.
- LECLERC-OLIVE Michèle (2016), «Traduire les sciences humaines. Auteur, traducteur et incertitudes», dans FROELIGER Nicolas, HEWSON Lance, BALLIU Christian, *Des zones d'incertitude en traduction, Meta*, n. 61/1, pp. 42-59.
- LEE Tong-King (2013), «Performing multimodality: literary translation, intersemioticity and technology», *Perspectives*, n. 21/2, *Studies in translatology*, pp. 241-256.
- NITZKE Jean & HANSEN-SCHIRRA Silvia (2021), *A short guide to post-editing*, Berlin, Language Science Press, «Translation and Multilingual Natural language processing», 16.
- NORD Christiane (2018), *Translating as a Purposeful Activity: Functionalist Approaches Explained* [1997], Abingdon/New York, Routledge.
- O'HAGAN Minako (2020), *The Routledge Handbooks of Translation and Technology*, Abingdon/New York, Routledge.
- ORTEGA Y GASSET José (2013), *Misère et splendeur de la traduction* [1937], traduction et notes de Marie-Églantine Lescasse, Éloïse Libourel, Marta Martínez Valls *et al.*, sous la direction de François Géral, Paris, Les Belles Lettres.
- POYATOS Fernando (2002), *Nonverbal Communication across Disciplines: Volume II: Paralanguage, kinesics, silence, personal and environmental interaction* Amsterdam / Philadelphie, John Benjamins Publishing Company.
- RAKOVÁ Zuzana (2017), «La notion de fonction en traductologie européenne contemporaine – différentes conceptions», *Babel*, n. 63, pp. 835-845.
- REISS Katharina (2002), *La critique des raisons, ses possibilités et ses limites: catégories et critères pour une évaluation pertinente des traductions* [1971], trad. de l'allemand par Catherine Bocquet, Arras, Artois Presses Université.
- REISS Katharina (2009), *Problématiques de la traduction: les conférences de Vienne* [1995], traduction et notes de Catherine A. Bocquet, Paris, Economica.
- SCHLEIERMACHER Friedrich (1999), *Des différentes méthodes du traduire = Über die verschiedenen Methoden des Übersetzens* [1813], trad. Antoine Berman, Paris, Seuil.
- VERMEER Hans Josef (1996), *A skopos theory of translation: some arguments for and against*, Heidelberg, TextconText.
- VENTOLA Eija, CHARLES Cassily, KALTENBACHER Martin (2004), «Multimodality in language teaching CD-ROMs», dans Eija VENTOLA, Cassily CHARLES, Martin KALTENBACHER (éds.), *Perspectives on Multimodality*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, pp. 119-136.

WERNER J. Ritter (2001), «Text and context in multimedia Translation», dans GAMBIER Y., GOTTLIEB H. (éds.), *(Multi)Media Translation: Concepts, Practices, and Reserarch*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, pp. 51-64.

Come citare l'articolo:

Bénédicte Van Gysel, «Typologie des textes à traduire: l'éclairage de l'hybridité», *InterArtes* [online], n.2 "Ibrido" (Laura Brignoli, Silvia Zangrandi eds.), novembre 2022, pp.83-95. <<https://www.iulm.it/wps/wcm/connect/iulm/0987e97e-b842-4408-aeb8-9ece974f136c/05+vVan+Gysel+def.pdf?MOD=AJPERES> >